

animatrice du mouvement féministe, auteur — en collaboration — de *Les Femmes s'entêtent*, *Maternité esclave*, *Histoires du M.L.F.*, poursuit sa démarche sur la condition féminine. Elle ose entrer dans le Cabinet de Barbe Bleue pour comprendre le pourquoi de tout ce sang de femmes, de ces cadavres de femmes. Les femmes ne doivent plus mourir de n'être rien pour personne. Elle part donc à la recherche de l'amour perdu, qui a existé autrefois, mais qui reste encore à inventer et à trouver. Recherche certes originale, mais surtout une critique rigoureuse de l'amour malade, édifié sur la guerre entre les sexes par notre civilisation patriarcale.

L'auteur nous plonge d'abord dans le Temps 'à la recherche de l'amour perdu'. Chez les Grecs anciens, l'amour des garçons seul permet une amitié belle et durable où l'autre doit être digne d'amour parce qu'il est l'amorce terrestre de la beauté divine et doit mener vers l'idéal (16). Les deux amants associent l'amour et le bien, ils se dépassent pour donner le meilleur d'eux-mêmes, favorisant ainsi la création, l'échange des esprits. Il ne saurait être question de ce sentiment avec les femmes, considérées comme des êtres inférieurs en vigueur et en intelligence, méprisables, utiles à l'assouvissement du désir des hommes et à la procréation. L'amour est donc réservé aux hommes. Le seul rapprochement permis avec l'autre sexe est une sexualité pénétrante et procréative.

De l'Antiquité grecque au Moyen Âge français, c'est la fraternité par le sang, le compagnonnage, l'amitié noble et belle qui prédominent. Jadis tolérée, l'homosexualité mâle est maintenant condamnée par le catholicisme, ce qui permet à toute une civilisation qui ne connaît qu'un sexe de sublimer cette homosexualité latente. Ainsi, l'amitié virile devient échanges élevés qui se pratiquent entre les hommes et non entre les hommes et les femmes.

Au XI<sup>e</sup> siècle, dans le Midi occitan, les troubadours et leurs dames ont tenté les premiers de surmonter la

séparation entre les sexes, en conciliant le désir et l'amitié mais en suivant surtout des étapes bien précises. Il faut mériter l'amour, l'approcher lentement, se remettre à niveau (la dame oublie sa classe pour aller vers celui qu'elle aime; le troubadour renonce à sa virilité, i.e. à la brutalité, au désir de domination, au mépris des femmes). Il faut surmonter la sexualité jusqu'au moment de l'épreuve qui consiste à passer une nuit ensemble où on préfère toutes les formes de la sensualité à la pénétration. L'amour devient la voie privilégiée vers l'élévation et la joie. L'amour courtois fleurit durant trois siècles puis finit par s'éteindre, vu l'impossibilité pour les amants de vivre ensemble leur amour.

Les Précieuses du XVII<sup>e</sup> siècle reprennent la recherche des troubadours en y ajoutant les revendications féministes, en faisant apparaître l'éternelle absente, la femme. Elles furent ridiculisées à cause de leur maniérisme mais celui-ci leur servait de défense et de paravent face à la société mâle patriarcale. En effet, les Précieuses attaquaient les bases même de cette société. Elles critiquent ouvertement l'amour et le mariage représentant la servitude majeure pour les femmes. Elles opposent le célibat au mariage en termes 'd'esclavage et de liberté' (52). Elles prônent la chasteté, seul moyen de se soustraire aux assauts brutaux ne donnant pas le moindre plaisir, d'éviter les grossesses successives, de retarder la dégradation du sentiment. Comme les troubadours, elles mettent de côté la sexualité pénétrante mâle pour commencer à explorer le domaine inconnu, nié, du sentiment qu'elles appellent le Tendre.

Que reste-t-il aujourd'hui de ces essais de redéfinition de l'amour? Des fantasmes, des mythologies sur l'amour qui masquent la réalité et rendent inaptes à aimer. L'analyse de la passion et du sexe se fait en deuxième partie du livre d'Anne Tristan. L'auteur utilise, comme exemples de passion, des extraits des oeuvres de Proust, *Un Amour de Swann* et de Patricia Finally *Tropique du Valium*. Elle démontre ensuite

que les chansons populaires et le culte des idoles véhiculent la même idéologie.

'La passion est ce qu'un homme peut ressentir de plus fort pour l'idée qu'il se fait d'une femme' (68). La personnalité ou la présence de la femme importe peu. On préfère le fantasme à la réalité. Plus la femme est loin, inaccessible, plus elle est mystérieuse et plus on l'aime. On n'aime pas une femme qu'on a été conditionné à mépriser, on lui fabrique une image idéale. On souffre inévitablement: l'homme est coupé de la femme, il prétend la posséder, alors qu'il la refuse, il désire l' 'avoir'. La femme, conditionnée à se renier et à se haïr, préfère souffrir pour un homme plutôt que de ne pas en avoir un. 'L'homme prend l'initiative, il promet monts et merveilles, tant qu'il n'a pas obtenu ce qu'il voulait, et l'amour représente pour lui un piège doré, où il se fait prendre. La femme, elle, attend toujours celui qui va la faire 'femme', là est son destin' (101). Chacun est seul, prisonnier de son rôle.

Le sexe ou la libération sexuelle fait un idéal de la jouissance sexuelle à tout prix. Mais une jouissance qui prend l'autre comme objet et non comme partenaire. C'est la victoire d'un érotisme malade, basé sur la domination, l'érection et l'éjaculation d'un sexe. Les femmes ont désormais plus d'activités sexuelles du même type et en plus, elles sont libres, c'est-à-dire qu'elles appartiennent à tout homme qui désire en disposer. La libération 'sexuelle' ne libère ni les hommes ni celles qui les imitent. Par contre, elle permet à ceux et celles qui comprennent les limites d'une telle libération, une ouverture réelle sur l'autre. En déconstruisant ce qu'on a fait de l'amour, on pourra peut-être inventer et vivre un amour heureux.

Finalement, dans une troisième partie, l'auteur décrit les réalités de l'amour et recherche de nouvelles approches à l'amour. La scène de ménage qui soulage le malade quand il souffre trop mais qui ne le guérit pas résume bien comment l'amour est enfermé dans un cadre qui

l'étouffe: 'prison des rôles, incapacité de l'homme à accepter l'existence propre de sa compagne et à la regarder, complaisance de la femme qui explose passagèrement, mais ne sait pas imposer durablement ses droits' (155). Chaque homme est complice de l'oppression que les hommes font subir aux femmes, et chaque femme se résigne à accepter. Le féminisme tente de briser cette mentalité de victimes des femmes. Ce sont les opprimées elles-mêmes qui sont en mesure de prendre l'initiative d'une démarche de libération. Les hommes seront bien obligés de suivre.

Les étapes d'une telle démarche de libération consisteraient, selon l'auteur, à prendre du recul par rapport aux relations sexuelles, se questionner sur la relation de domination et de dépendance dans l'amour, envisager la chasteté ou le célibat pour voir clair, se découvrir, se rendre notre intégrité, notre intimité. Revendiquer une approche de l'autre soi-même, refuser l'équation: aimer égale souffrir. L'amour ne fait pas souffrir mais fait rire.

*Histoires d'amour* est un livre fort intéressant qui démontre clairement que la démarche globale du féminisme en tant que lutte politique rejoint la démarche individuelle de chaque femme d'aujourd'hui. Elle nous concerne toutes et tous. Au nom de l'amour, les pires injustices ont été commises à l'endroit des femmes. Il était temps d'ouvrir le Cabinet de Barbe-Bleue. Cette période de transition et de questionnement est certes douloureuse. Elle génère des conflits, des ruptures. Mais il faut accepter de payer ce prix afin qu'un jour jaillisse la lumière et qu'un monde nouveau surgisse, basé sur l'égalité entre les sexes. Le véritable amour sera alors possible entre les hommes et les femmes.

**Non, Maman, Non Verity**  
*Bargate, Paris,*  
*Denoel/Gonthier, 1979 pp. 170*

Denise Marcoux

Jodie est mariée à David, elle a déjà un fils Matthieu. La naissance d'un second garçon la bouleverse. Elle désirait tant avoir des filles! Elle

rejette ce bébé, indifférente à ses besoins, à ses pleurs. Elle tente d'expliquer ce qu'elle ressent à son médecin et aux infirmières. Ceux-ci font la sourde oreille: une mère aime son enfant, le contraire est inconcevable. Angoissée, Jodie revient à la maison avec 'cette vieille aubergine fripée' (8) pour qui elle n'éprouve rien. C'est Matthieu qui prend en charge son frère Orlando, 'passant des heures entières à le garder, le bercer ou, tout simplement, le contempler. Il était une vraie mère, la mère que je n'étais pas' (21). Jodie est incapable de se confier à sa gardienne, ni à son mari.

Pour se consoler, elle sort souvent une petite mallette dans laquelle se trouvent de jolies petites robes anciennes et un ciseau, talisman de son enfance. David la surprend ainsi et elle voit dans ses yeux 'du chagrin, de la stupéfaction, de la colère et du désarroi, de la peur, une totale incompréhension et — pour la première fois — la conviction que j'étais folle' (20). Il l'oblige à subir une analyse après avoir qualifié son comportement de négligence, cruauté, folie, abandon, égoïsme, lâcheté, apitoiement sur soi-même. Il lui reproche son incompétence sexuelle, son apathie, son indifférence, sa haine de la virilité. Elle avait toujours détesté le mâle, et si elle réagissait comme cela, c'était parce que maintenant la famille en comptait deux de plus (26). Voilà, la cause est entendue! Le psychiatre, parfaitement mis au courant des faits par David, ne lui parle que de la détresse de son pauvre mari, de son désir de castration, et de conflits non réglés avec sa mère. Trahie par son mari qui a confié à un étranger des secrets de famille, des choses trop intimes pour être jamais discutées, Jodie se sent bafouée, violée. Elle ne pourrait plus rien lui confier, ni maintenant, ni jamais (44). Elle est pourtant persuadée d'une chose: 'en dépit de tout ce que pouvaient prétendre David et consorts, je n'étais pas folle. Malheureuse, oui, mais pas folle' (41). Mais elle pressent que son mari, la comblant d'attentions, fait tous ses efforts pour la rendre folle, dans l'attente du moment de plus en plus proche où il

pourrait la rejeter dans le néant (56). Et l'occasion lui est bientôt offerte.

Ayant retrouvé une ami de collège, Jodie va la voir et lui amène ses enfants habillés en petites filles, incapable de lui avouer la vérité. Elles passent toutes quatre de merveilleux moments ensemble. Mais après quelques visites, le futur mari de son amie prévient David que Jodie a raté le premier train et que les 'petites' semblent fatiguées. 'David, triomphant, put laisser tomber le gant de velours: il me tenait enfin' (168). Il l'attend avec une ambulance, lui arrache ses enfants, et la fait interner.

David n'a pas voulu comprendre ce que désirer une fille signifiait pour Jodie: 'd'autres choses que j'aurais pu donner à une fille et que je ne pourrais donner à un fils pour réparer les maladrotes, les absences, l'indifférence de ma mère; des choses que je portais en moi pour une petite fille. Et aussi une paire de ciseaux' (26). 'A des filles, j'aurais pu donner tant de choses; et pour commencer, tout ce que ma mère n'avait pu me donner. Tout ce que j'avais souffert dans mon enfance, j'aurais pu le leur épargner. J'aurais pu leur distiller le bonheur . . . mes filles auraient eu une enfance merveilleuse' (127). David n'a pas su voir cela dans ses yeux. Il croyait plutôt y voir la folie complète.

Le jeune couple ne s'aime plus. Ils passent leur temps à éviter de se regarder en face. Pourtant ils ont vécu une passion dévorante: 'Nous nous étions désirés, nous nous étions donnés totalement l'un à l'autre, jusqu'au jour où, à force de désirer, de donner et de prendre, il ne nous était plus rien resté à désirer, à donner et à prendre. Et c'est des tristes restes de cette passion qu'était sorti Orlando, un enfant fait sans amour, sans désir, dans une étreinte lasse et furtive . . . que nous restait-il? Plus le moindre respect l'un pour l'autre . . . et deux enfants à élever' (79).

A son amie Joy, elle avoue l'inavouable: elle aimerait quitter David mais elle est piégée, piégée entre la poussette dans l'entrée, le bébé au sein, l'anneau au doigt, le fil à la patte. Et pas

d'argent, pas d'autre but, et pas de cran. Et ce qui la retient au piège, c'est précisément tout ce dont elle devrait se libérer (146).

La seule personne qui reçoive des confidences de Jodie est Jack, un jeune homme qu'elle a rencontré à la buanderie. Elle discute tranquillement avec lui, se livrant peu à peu. Il était si drôle, si chaleureux, si curieux. 'Nous bavardions de tout et de rien, et subitement il me disait: Jodie, racontez-moi quelque chose qui vous a fait rire. Ou bien: Et le moment le plus difficile que vous ayez vécu. Ou encore: Et le moment le plus triste que vous ayez vécu?' C'est lui qui réussit à la retrouver à l'hôpital où, abrutie de tranquillisants, elle s'est retranchée dans le silence. C'est à lui qu'elle parlera quand elle sera prête.

*Non Maman, non* est un récit bouleversant. Jodie exprime lucidement comment l'amour maternel ne va pas de soi, surtout quand la vie à deux n'a plus aucun sens, parce que l'amour est mort, et avec lui, le désir. Elle évoque avec tendresse la merveilleuse amitié et complicité féminines. Mais elle critique aussi ouvertement la psychiatrie orthodoxe qui a vite fait de condamner à la folie la femme qui rejette son rôle. C'est une réflexion intéressante que nous proposons ici Verity Bargate.

**Les Femmes et leurs maîtres en collaboration, sous la direction de Maria A. Macciocchi, Paris, janvier 1979, pp. 444, \$27.75**

Christiane Bacave

*Les Femmes face à une certaine vérité historique*

De 1975 à 1978, quelques 300 participants réunis à l'université de Paris-Vincennes ont tenté, dans le cadre de ce séminaire, 'de placer les femmes face à la vérité historique.' Leur objectif premier était de 'poursuivre l'impalpable liberté personnelle face à la hiérarchie quotidienne.' Démarche exigeante et difficile qui nous est présentée dans ce livre et qu'il convient de partager à un moment où les pouvoirs tentent plus que jamais la récupération du féminisme.

Les thèmes proposés apparaissent en effet indispensables à une analyse politique cohérente et réaliste de la situation des femmes. Trois étapes: les fascismes historiques, les luttes actuelles et les femmes et leurs maîtres à penser marxistes et communistes. Donc, on retrouve, à partir de la trilogie fascisme/subordination/lutte des femmes, cette question fondamentale: 'la femme a-t-elle toujours été l'objet et la victime d'un fascisme ancestral?'

A la fois situation historique et vérité actuelle, le fascisme est l'exemple permettant de démontrer comment les différents pouvoirs cherchent à utiliser la matière féminine. Les intervenants refusent, au départ, toute image lisse et généralisatrice de la femme. Pour eux, la femme, avec un F majuscule, 'est une simplification rassurante ouverte à toutes les récupérations.' Dans *Les femmes et leurs maîtres* on retrouve une femme qui 'n'est pas centralité positive totale, mais contradiction désespérée et chaotique de servage et de révolte . . . comme les masses, manipulée, manipulable, manipulatrice.'

Il y a, au centre du débat, une question que les femmes se posent souvent. Pourquoi les femmes ont-elles accepté et acceptent-elles l'esclavage? Pourquoi les femmes, en Allemagne, en Italie, en Belgique, en Espagne, au Portugal ont-elles accepté et encouragé, en si grand nombre, le discours fasciste? Comment comprendre ce qui s'est passé récemment au Chili?

En étudiant les fascismes historiques on se rend compte que la recette varie assez peu. Le pouvoir y a obtenu l'obéissance et l'appui des femmes en recourant à des modèles ancestraux, à cette éternelle justification d'un certain rôle social de la femme à partir de ses fonctions biologiques. Brecht écrira que sous le régime hitlérien on faisait l'éloge de la femme comme on fait l'éloge d'une vache pour le lait qu'elle donne et sa quantité de viande. Récemment il y a eu les femmes de la droite chilienne revendiquant la